

d'erôs s'allient, comme en témoigne l'oracle, à la plus haute figure de la sagesse humaine. Socrate est la philosophie en acte, la philosophie sujet, l'homme en qui la philosophie est incarnée au point que la question de savoir s'il est philosophe ne peut pas se poser. Comme le dit Kierkegaard, « sa situation dans la vie est réfractaire à tout prédicat » : « Mais, bienheureux homme (dit Socrate à Alcibiade en train de faire son portrait), examine un peu mieux, de peur qu'il ne t'échappe ceci : que je ne suis rien » (*Banq.*, 219a). Il n'est rien en effet que cette manière de vivre et de mourir, que cette parole qui rappelle inlassablement le rien de l'apparence, de l'opinion, des valeurs communes et des hommes qui s'en contentent. Il ne peut donc pour sa part être certain que le philosophe est bien un genre distinct, car philosophe, il l'est tellement qu'il ne peut détacher de lui-même ce prédicat pour en faire un genre. L'Étranger éléatique est assuré de cette différence, puisqu'il ne pourrait sans cela définir ni le sophiste ni le politique. Mais la puissance de la philosophie ne peut pas s'appliquer à elle-même et il lui est aussi impossible de se définir que de fournir une définition dialectique du savoir dialectique. *Sujet* ou *agent*, le philosophe ne pouvait faire l'*objet* d'une définition. Car si le philosophe-sujet s'identifie au bon et au vrai dialecticien et le naturel philosophe au « naturel dialectique » (son désir de vérité et sa capacité de réminiscence expliquant sa différence d'avec le mauvais dialecticien), le philosophe devient un acteur indispensable quand il s'agit d'imprimer une bonne direction à la vie de l'âme, de la cité et du Monde, parce qu'il est capable de diagnostiquer les causes du désordre et de l'incohérence réels ou supposés et de proposer des remèdes.

I. LA CONDITION HUMAINE PERVERTIE

La Caverne (République, VII, 514a-521b)

L'allégorie de la Caverne est la forme la plus célèbre d'un tel diagnostic, elle dépeint « notre nature sous le rapport de la culture ou de l'inculture ». Dans un lieu souterrain se trouvent enchaînés des prisonniers. Quelque part derrière eux et au-dessus d'eux brille un feu, et entre eux et ce feu court un chemin élevé le long duquel se dresse un petit mur. Des hommes défilent derrière ce mur, portant des objets façonnés en forme d'hommes, de vivants et de choses de toutes sortes, qui dépassent du mur et projettent leurs ombres sur la paroi à laquelle les prisonniers font face. Une entrée, étendue sur toute la longueur, laisse filtrer la lumière du jour. Mais comme les prisonniers ne peuvent pas tourner la tête, l'origine de la lumière leur reste inconnue tout comme les causes des ombres qu'ils voient (les figurines) et les manipulations des monteurs de marionnettes.

L'état initial

Le dispositif symbolise un état d'impuissance et même de démente (*aphrosunè*). Ces prisonniers sont « semblables à nous », telle est la condition des hommes dans toutes les cités existantes. L'inculture qui y règne prive leurs âmes de tous ses pouvoirs, les paralyse et fait qu'elles sont hypnotisées par des images excluant tout accès à la réalité. L'enchaînement n'est pas un état naturel, il est le produit d'une culture perverse reçue dès l'enfance, et il n'est pas propre à certains prisonniers mais à la communauté qu'ils constituent. Dans la Caverne il n'y a pas de nature : les ombres ne sont pas les images de réalités sensibles, ce sont les ombres d'objets fabriqués. L'espace de la prison n'est pas un espace cosmique ou sensible, c'est un espace social où prévalent conventions et artifices. Rien n'est naturel et rien n'est vivant, et le mouvement qui fait passer les ombres sur la paroi est aussi artificiel que les objets qui les projettent. Les prisonniers n'ont devant eux que des figures plates et décolorées, et de ce spectacle ils ne sont même pas les sujets : d'eux-mêmes ils ne voient aussi que les ombres, ceux que l'on pourrait croire spectateurs sont eux-mêmes des moments du spectacle. Ils ne voient pas sur la paroi les ombres de leurs corps (la topologie rend cela impossible) mais celles d'un « soi-même » fabriqué, image sociale à laquelle ils s'identifient et qui est la seule à laquelle ils croient pouvoir s'identifier. Ce qu'ils prennent pour leurs discussions ou pour la voix des ombres n'est que l'écho des paroles prononcées par les porteurs de figurines. Il n'y a pas dans ce lieu de connaissance de soi parce qu'il n'y a pas de « soi », pas d'intériorité qu'une voix singulière puisse exprimer. La seule « science » possible face à ce défilé d'apparences consiste à discerner une ombre d'une autre et à remarquer des séquences régulières de manière à pouvoir prévoir. Rapportant les ombres les unes aux autres, les savants de la Caverne établissent entre elles des relations et des relations de relations, confondant ainsi causalité et succession.

Dans ce lieu où sujets et objets sont indistincts et où tous ne sont que représentations, les seuls « hommes » sont les « faiseurs de prestiges » qui exhibent les figurines. Qui sont-ils ? Eux savent au moins que la réalité du plus grand nombre des prisonniers n'est que le reflet de ce qu'ils projettent. On a donné à leur sujet de multiples interprétations : ils seraient par exemple l'équivalent des démons qui, dans le *Timée*, fabriquent les vivants. Mais le terme « hommes » leur est appliqué, et à eux seuls. Pour d'autres, ce seraient des mathématiciens dont les constructions, intermédiaires entre la réalité sensible et la réalité intelligible, dégageraient les schèmes généraux de la structure des choses et du mouvement. Quelqu'un dit en effet au prisonnier délié que les figurines sont « plus réelles » que ce

qu'il voyait auparavant et que sa perception est plus droite ; mais celui qui dit cela au prisonnier n'est pas un mathématicien, c'est quelqu'un qui l'oblige, en le questionnant, à dire devant chaque figurine qui défile « ce que c'est » (515d) : cette question ne peut recevoir de réponse tant que l'on reste à l'intérieur de la Caverne, elle est prématurée, et celui qui la pose est bien plus probablement un « noble sophiste ». Ceux qui défilent derrière le mur sont en effet nommés « faiseurs de prestiges » (*thaumatopoiot*), terme qui, dans le *Sophiste* (235b), est appliqué justement aux sophistes. Il ne désigne alors pas seulement ces intellectuels qui dispensaient leur enseignement aux jeunes gens riches mais tous ceux qui sont capables de produire des images, y compris des images parlées, de toutes choses, objets et valeurs, manières d'être ou de sentir. Tous les artistes, les législateurs, les hommes politiques, et aussi les « savants » penseurs de la Nature sont des « sophistes » en ce qu'ils concourent à produire une interprétation de la réalité qui sera adoptée par la plupart des membres d'une société donnée comme étant la réalité. Les « objets fabriqués » représenteraient donc la réalité interprétée, nommée, évaluée par certains, la somme de conventions qui font qu'à l'intérieur d'un groupe tous s'entendent en gros sur ce que signifie, par exemple, « Monde », « science », « justice », « beauté », ou « bonheur ».

Entre le plus grand nombre et les « sophistes », le rapport est toujours de manipulation et l'échappée ne peut, dans une telle société, être qu'individuelle. Elle n'est pas l'œuvre d'une réminiscence, rendue impossible du fait de la pression exercée dès l'enfance par une mauvaise éducation, les institutions de la cité et l'opinion publique. La faculté de penser ne perd jamais sa puissance mais elle peut être bien ou mal orientée, et l'éducation est l'art de l'orienter vers des choses vraies. Pour cela, il faut que quelqu'un détache un prisonnier et le force à se dresser, se retourner, marcher, lever les yeux : l'éducation ne consiste pas à « mettre la science dans l'âme » mais à arracher l'âme tout entière au spectacle du visible pour la tourner vers l'intelligible. Elle n'est pas progressive, elle suppose une violence initiale, entraîne des moments de trouble et de crise, parcourt des étapes dont chacune présente un certain danger, et elle a pour but de convertir totalement l'âme. Celui qui voit les « originaux » saisit la différence qui existe entre les originaux et les ombres, dont il comprend qu'elles ne sont que des ombres, et il n'y a pas de connaissance sans conscience de cette différence. Mais les effets en l'âme sont imprévisibles. L'homme qui a rejeté ses croyances antérieures car il a découvert le caractère fabriqué des valeurs traditionnelles sans être encore capable d'en découvrir de véritables devient « semblable à un jeune chien » (*Rép.*, 539b), il se complait à mettre en pièces à l'aide du raisonnement tous ceux qui l'approchent, et cette dialectique mal pratiquée risque de le

conduire à la misologie. C'est cette subversion des valeurs de la cité que Socrate, assimilé à un « sophiste », était accusé de produire sur la jeunesse. Si l'on contraint ensuite le prisonnier à se tourner vers le feu même, la douleur alors sera telle qu'il y a toutes les chances pour qu'il revienne « vers les choses qu'il peut discerner ». Sinon, il percevra que la cause de ce qu'il voyait auparavant n'est même pas la « réalité » des objets dépassant du mur, mais le feu ; il passera de la croyance à une causalité multiple et changeante à une cause unique. Il faut cependant insister et forcer le prisonnier à sortir.

La sortie

La sortie de la Caverne est « la montée de l'âme dans le lieu intelligible ». Socrate nous dit que ce premier moment hors de la Caverne correspond à la pensée (*dianoia*), à la troisième section de la Ligne. Celui qui est sorti commence en effet par ne voir que des reflets dont il se sert pour habituer son regard. Il est cependant impossible de maintenir le parallèle avec la Ligne où c'étaient les « originaux » des images sensibles qui servaient d'images à la pensée dianoétique. Les objets fabriqués restent à l'intérieur de la Caverne alors que les « reflets » perçus à l'extérieur sont ceux des réalités intelligibles. Là où la Ligne établissait une continuité, la Caverne marque une rupture : il ne peut y avoir continuité entre l'éducation pervertie en vigueur dans la cité et l'éducation de la pensée par les sciences mathématiques. Les ombres ne sont pas des ombres projetées par des Idées mais par des figurines qui n'en sont pas les images. La lumière qui filtre dans la Caverne est tout au plus celle de l'opinion vraie, mais l'intelligible est dehors. Celui qui raisonne d'abord sur des reflets et n'arrive pas à la perception du soleil (du Bien) peut penser que la réalité intelligible n'existe que quand il y en a des images et qu'elle n'est saisissable qu'à partir d'elles. Les connaissances risquent alors de rester partielles et spécialisées. Le lien capable d'unir toutes les connaissances manque, ainsi que le but en fonction duquel elles doivent être pratiquées. Si le prisonnier délivré arrive à voir le soleil lui-même, il verra les intelligibles purs et n'aura plus besoin d'images. Le changement de lieu, qui jusque-là était ascension pénible et difficile, rend enfin heureux : ceux « qui en sont arrivés à ce point aspirent à y séjourner ». Comme le terme de l'intelligible est le Bien, le long et pénible travail de l'éducation devient une préférence absolue, une vie qui ne s'échangerait contre aucune autre. Elle se traduit par le refus de parler de nouveau le langage commun, de partager les valeurs et les ambitions communes, en un mot par la conscience irréversible d'une différence. Pour l'âme qui aura atteint le terme de son éducation, tout aura changé de sens comme de valeur.

Il faut pourtant redescendre, et les deux passages de l'ombre à la lumière (la sortie de la Caverne) et de la lumière à l'ombre (la redescente) occasionnent ce qui semble être un même trouble ; mais le premier est un éblouissement provisoire, l'œil va s'habituer à la lumière de la vérité, alors que le second est un aveuglement qui persiste ou se répète ; celui qui a changé peut être forcé (quand il s'agit de ses affaires privées ou des affaires publiques) de se mesurer avec ceux restés dans la Caverne : il a toutes les chances de paraître aussi ridicule et inefficace que Socrate devant ses juges. Le philosophe dans la cité, c'est le prisonnier sorti de la Caverne et contraint cependant d'y rester : il n'est d'ailleurs jamais *réellement* sorti. Socrate insiste sur le fait que la Caverne est une image et que « Dieu sait si elle est vraie ». La sortie ne désigne qu'un événement intellectuel : de monde, il n'y en a qu'un, et tous les soins que réclament notre corps et les affaires courantes de la vie nous « clouent » à ce monde-là.

Des images dans une image

Dans la Caverne nous sommes des images dans une sombre image, mais à l'intérieur de cette image que le Démonurge constitue comme un vivant éternel parfait, le Monde, nous sommes aussi des images. L'absence à soi enferme, l'extériorité à soi est prison, mais être dans le Monde n'entraîne pas moins une perte de soi-même. Car dans ce Monde je ne suis qu'un vivant parmi d'autres, moment infime emporté par la succession des générations. Pour ne pas être ombre parmi les ombres, image parmi d'autres images, aussi irréelles et fugitives, c'est-à-dire mortelles et périssables, qu'elles le sont, il faut que l'homme non seulement se soucie de son âme, mais qu'il s'identifie à elle.

Définir l'homme en effet, ce n'est pas définir l'espèce, car l'espèce humaine est tout aussi animale que les autres. La division établie trop vite par le Jeune Socrate dans le *Politique* (262a-263e) entre les animaux et les hommes procède d'une surévaluation aussi privée de fondement que celle qui mettrait à part les Grecs et les Barbares, ou que celle que commettraient les grues si on leur demandait leur avis ; à la fin du *Timée* (90d-92c), il suffit de petits changements pour passer de l'espèce homme à l'espèce poisson. Le mythe du *Phèdre* (246c-d) présente une anthropologie en quelque sorte inversée qui fait de l'espèce humaine non pas une espèce animale supérieure mais l'espèce dotée de l'âme divine la plus basse, dont les ailes ont perdu leurs plumes. Ce mythe ne substitue pas seulement à la relation entre l'homme et l'animalité une relation entre l'homme et le divin, il affirme qu'entre l'âme humaine et les âmes divines il n'existe aucune différence de nature. Une âme d'homme est seulement une âme qui n'a pas réussi à s'élever, qui, « par un sort malheureux », est devenue

oublieuse et lourde et est tombée. Si la nature originelle de l'âme est d'être ailée et si la ruine des ailes est la cause de son incarnation dans une forme humaine, la condition de l'homme est essentiellement déficiente et naturellement pathologique. Être humain, c'est avoir une âme privée des pouvoirs qu'elle devrait avoir et exilée du lieu où elle devrait être. Ce n'est donc pas l'incarnation qui est pour l'âme la véritable cause de son ignorance. Toute âme d'homme est habitée par des forces folles et inhumaines et la perte du pouvoir divin des ailes permet à ces forces de se donner libre cours. Tous les hommes, depuis le philosophe jusqu'au tyran, ont en commun l'incapacité à saisir immédiatement l'intelligible, mais tous en ont aperçu quelque chose et peuvent, s'ils le désirent, s'en ressouvenir. La réminiscence est le seul lien qui relie la condition mutilée où se trouve l'âme à sa condition primitive. C'est en cela que le philosophe est nécessaire; étant le seul dont la pensée est ailée parce que nourrie d'intelligible, il doit faire que les hommes, au lieu de se contenter d'être là puis de ne plus y être, se demandent ce que c'est qu'être un homme, et qu'au lieu de se contenter de vivre et de mourir, ils s'interrogent sur la manière dont il convient à un homme de vivre.

Lorsque l'on parle de l'être et du non-être, de l'un et du multiple, du même et de l'autre, on ne se heurte à aucun sens commun. Mais lorsque l'on parle de l'âme et du corps, de la vie et de la mort, ces notions sont lourdes d'évidences et tous croient savoir ce qu'il en est. Manifestement, le corps a des fonctions et des besoins, vivre c'est ne pas être mort, mourir c'est ne plus vivre, et quand un homme meurt son corps est privé de ce souffle vital que l'on a jusqu'à Platon appelé âme. Avant le souci de l'âme, donc, le souci de vivre, et pour la vie se conserver est son unique projet et jouir d'elle-même son seul idéal. Adhérente à elle-même et uniquement préoccupée d'elle-même, de ce qui lui est utile et agréable, cette espèce de vie est ce qui fait de nous des images inconsistantes, avides de biens illusoires et terrifiées par la mort. Vivre nous distrait de nous-mêmes, mais quel est ce « soi-même » qui donnerait à « vivre » un autre sens et une autre dimension? Répondre que c'est l'âme n'est répondre qu'à la condition d'inventer aussi pour elle un autre sens, de lui accorder la puissance de se concentrer en elle-même et de se séparer de son corps.

II. L'ÂME ET LE CORPS

Pour Platon, l'homme est l'union d'un corps et d'une âme (*Phéd.*, 79b). Il n'est pas Descartes, ce n'est pas la distinction substantielle de l'âme et du corps qui est pour lui première, l'union est le donné initial et la séparation de l'âme un effort jamais abouti — en tout cas tant que nous